

011/66



NOTRE POLOGNE



REVUE MENSUELLE POUR LA JEUNESSE

Directrice

ROSA BAILLY

Rédaction et administration

LES AMIS DE LA POLOGNE

16, Rue de l'Abbé-de-l'Épée, PARIS (5^e)

Comptes de Chèques Postaux : Paris 888-96

Téléphone : Odéon : 62-10

Abonnements

Les abonnements partent d'octobre

France : 3 fr. par an

Pologne : 2 zlotys



VOICI LE PRINTEMPS

(nos camarades du Lycée Kaplinska, à Cracovie)

B.U.C. LILLE 3



021 947463 5

UNE PARTIE DE CHASSE

(Suite et fin)



— Enfin, là où nous sommes, ce n'est pas encore si mauvais. On enfonce et on s'en tire. Mais voyez-vous là-bas à gauche, l'herbe rase, pas moyen d'y aller. Du reste, à quoi bon ? Il n'y a rien. Il s'y pose parfois des canards mais qui ne sont pas bons à manger, des nègres, des foulques.

Ils regardèrent sur la gauche où s'étendait une petite prairie, plus verte que les alentours, inoffensive en apparence. Et Michel se dit que s'il était venu là sans guide, il aurait pu prendre fantaisie de s'y risquer. Un frisson désagréable lui courut dans les épaules. C'est de ces fondrières traîtresses qu'est venu le juron lituanien : « Puisses-tu passer à travers la terre. »

Le forestier qui avait repris la tête du groupe, continuait :

— Tout au milieu de Szepeta, à un bon mille d'ici, il y a un lac tout nu, noir. Cela fume jour et nuit, une vapeur lourde qui sent la fumée de tourbière, et qui ne monte pas en l'air, qui s'étale sur les bords. Quelles bêtes y a-t-il là-bas, on n'en sait rien, pas moyen d'approcher. Parfois, quand vous effrayez quelque grand courlis ou quelque autre diable d'animal, il s'en va fumer sa pipe sur ce lac.

— Vous voyez, dit Talmont à Rajeki, ce que je vous disais hier avoir tué, ni oie, ni lièvre, c'était de ce lac du milieu.

Et s'adressant au forestier :

— Mais vous êtes donc allé là-bas, que vous savez à quoi cela ressemble ?

— L'hiver oui, et pas trop près encore. Le lac ne gèle pas et fume toujours, les bourbiers voisins aussi. L'été, c'est affreux...

Cependant les chiens avaient levé coup sur coup deux compagnies de poules de neige. Les coqs purent échapper, mais sept autres pièces tombèrent. Puis Minka se mit en arrêt tout drôlement, en donnant des signes d'effroi devant un gros oiseau qui ne lui inspirait pas confiance. Il s'éleva silencieux et léger, déployant des ailes de plus d'un mètre d'envergure. Michel l'abattit, le ramassa ; il avait un long bec de bécasse mais recourbé, de longues jambes et un plumage d'un noir bronzé sur les ailes, gris sur la poitrine.

— C'est ce qu'on appelle chez nous un courlis noir, dit le forestier, un des plus grands. Mais il ne vaut rien, la chair est mauvaise. Laissez-le sur la boue.

— Ah ! non pas. Je n'en ai jamais vu de pareil. Je le ferai empailler.

— Alors je vous le porterai, dit l'obligeant forestier.

Ils ne chassèrent plus longtemps. Il était à peine midi et la chaleur était tolérable car un petit vent soufflait sur les marais, saturé de l'arôme capiteux des plantes, mais tous étaient inondés de sueur car la marche en terrain bourbeux est l'une des plus rudes fatigues de la chasse. L'énorme Talmont surtout, respirait à peine et avait même perdu sa bonne humeur. On décida de faire halte et de se restaurer.

— Seulement, que l'on puisse s'étendre autrement qu'un porc dans la bourbe, disait M. Benoît en cherchant des yeux autour de lui.

— Permettez-moi, dit le forestier.

Il choisit une place où croissaient des buissons enchevêtrés d'osier. Il en cassa les branches et les coucha dans un même sens, puis, coupant avec son couteau de chasse des branchages de pin, il les posa en travers.

— Voilà, vous pouvez... vous asseoir.



Michel s'assit et tint tant bien que mal en l'air, mais M. Benoît, malgré ses précautions, écrasa tout l'échafaudage.

— Ah ! la terre m'attire... Assez d'un bain de siège, déjà ! criait-il comiquement en se dégageant de son mieux.

On consolida donc les fondations sous l'édifice de M. Benoît et tous purent goûter le repos en déjeunant.

— Racontez-nous encore quelque chose sur ce lac du milieu, monsieur Czerwinski, demanda Michel.

— Beaucoup d'histoires, et toutes pas claires... Celui qui connaît le mieux ce lac, c'est Petrulis, et il a la tête dérangée.

— Oui, ce Petrulis qui voulait traverser Szepeta sur sa « dubica » ? Je sais, dit Talmont.

— Mais le monsieur de Juzynty ne sait peut-être pas ?

— Non, je ne sais pas. Racontez, je vous prie.

— Eh bien, ce Petrulis il existe encore. Il était déjà curieux dans son jeune temps et il essayait de connaître tout ce qui échappe à la raison de l'homme. Voilà-t-il pas qu'il prend l'idée de savoir ce que disent les fourmis quand elles sont en marche. Il s'enfile la tête dans une fourmière et il y passe la journée. Après ce beau travail, c'était à croire que la fièvre rouge lui avait sauté au visage. C'était lui aussi qui suivait les élans, pendant des heures sans fusil, pour voir s'il y en aurait un qui tomberait du haut mal et comment il se soignerait en se frottant l'oreille avec son sabot de derrière.

— Parbleu, dit M. Talmont, la corne de l'élan est souveraine contre certaines maladies. J'en ai de la poudre dans mon officine, elle s'appelle ongula. On ne l'emploie pas seulement contre l'épilepsie, mais contre d'autres accidents plus bénins qui ont rapport avec le mal caduc.

— Ainsi donc ce Petrulis qui était curieux de tout, se demandait ce qui se passait sur le lac de Szepeta. On lui disait : Espèce d'idiot, personne n'y est allé et n'ira jamais. Eh bien, voyez quel système il inventa, le finaud. Il se construit une « dubica », ou plutôt une sorte d'auge, peu grande, avec des flotteurs, il y embarque quelques miches de pain, trois livres de tabac, et, en route, à travers la mousse sèche, en plein marécage. En le voyant partir, les gens riaient. Le premier

jour, il allait à pied en tirant son auge, et le soir il avait bien fait trois cents mètres. Le second jour on le voit déjà en bateau, au milieu des bourbiers, et naviguant avec une longue perche. Le troisième jour, on le voit encore plus loin, et puis, fini, disparu. C'était au printemps. Personne ne va le chercher ; il n'avait ni femme, ni parents. On se dit : Il s'est noyé. Mais voilà-t-il pas que sur la fin de septembre, il revient, n'ayant plus que la peau et les os, et velu comme une bête. On lui demande s'il a vu le lac. Il vous regarde comme un hibou en plein jour, sans répondre. Ce qu'il avait vu lui avait dérangé la raison... Voilà ce qu'il en est.

— Comment ? Il ne répond rien ? dit Michel.

— Quand on lui demande ce qu'il mangeait, une fois son pain fini, il répond parfois que les canneberges sont très bonnes et aussi rafraîchissantes que la wodka.

— Cela se comprend, dit Talmont, elles ont un suc stupéfiant, elles l'ont rendu stupide...

— Admettons que ce soient les canneberges, mais moi je crois plutôt que c'est ce qu'il a vu sur le lac. Les gens chez lesquels il vit, racontent qu'il se parle parfois tout seul ou en dormant. Il dit que les âmes des défunts s'envolent après leur mort, les plus mauvaises sur des ailes noires, les autres sur des ailes bigarrées. Elles ne trouvent pas de repos sur le lac noir. Il leur est défendu de se poser en terre ferme et si elles traversent les vapeurs elles se brûlent et tombent au fond comme des pierres. Voilà ce qu'on a compris de ce qu'il raconte.

— Finissez ces histoires de païen, monsieur Czerwinski, s'écria Talmont, en lançant un jet de salive. On sait que l'enfer est au centre de la terre et le purgatoire Dieu sait où, mais pas à Szepeta. Et nous sommes venus ici pour tirer des poules de neige.

— Ce n'est pas moi qui raconte cela, monsieur le veneur, c'est ce Petrulis qui n'a plus sa tête.

Tous trois rêvèrent un instant à ces mystérieux et fantastiques bourbiers près desquels ils se sentaient si petits et si faibles...

(Extrait de *La Martre et la Fille*
par Joseph WEYSSENHOFF,
Traduit par Paul Cazin).





1917 : FORMATION EN FRANCE DE L'ARMÉE POLONAISE

Le Français tel qu'on le parle

(Du spirituel et délicieux recueil d' « Histoires Plaisantes », par Paul Cazin ⁽¹⁾, nous tirons une page qui ne manquera pas d'amuser nos lecteurs. Elle leur apprendra, en outre, quelle était la condition des Polonais pendant la guerre. Enrôlés de force dans les armées de leurs oppresseurs, ils ne voulaient pas se battre contre la France. Un grand nombre s'échappèrent des lignes allemandes, au péril de leur vie et voulurent s'engager chez nous. D'autres se firent prendre comme prisonniers. On les rassembla au dépôt du Puy, où Paul Cazin, éminent slaviste, avait été nommé interprète, après avoir rapporté des tranchées un des ouvrages les plus profonds et les plus humains de cette époque terrible : « L'humaniste à la guerre ».

Il va vous présenter maintenant un de ces Polonais du Puy, et l'interprète M. Aubespain).

*
**

Tout le monde, plus ou moins, connaissait Moults comme l'une des physionomies les plus pittoresques de cette galerie exotique.

Il parlait le français d'une manière étonnante. Passant son temps à lire de l'Alexandre Dumas, il en copiait les dialogues sur des calepins. C'était de là que venaient les expressions héroïques dont il émaillait ses phrases, à la syntaxe encore incertaine, car il n'avait entrepris l'étude de notre langue que depuis

les quinze mois de sa captivité. Son goût prononcé pour le style soutenu et les formules sonores lui valait l'admiration des caporaux auvergnats. Son nom s'écrivait Multz à l'allemande, Mulc à la polonaise. Par amour de la France, il signait : Moults, architecte. M. Aubespain croyait beaucoup plus à ses sentiments francophiles qu'à ses compétences techniques, mais il se pouvait que Moults eût suivi des classes et travaillé dans quelque bureau. Bon diable, après tout, et caractère estimable, malgré sa merveilleuse habileté. Il jouait de son excentricité naturelle et, s'il commettait une sottise, il savait qu'on commencerait par dire : Quel type que ce Moults !

(Moults est convoqué au bureau pour donner des explications, à propos d'une carte postale qu'il a bizarrement rédigée).

En sortant, M. Aubespain croisa une dactylographe qui apportait des pièces du bureau voisin.

— V'là le colon, lui jeta-t-il gaiement.

La demoiselle fit prestement demi-tour et courut, au plus vite, ameuter son petit coin. A l'autre bout du couloir, un planton avait entendu. « V'là l'colon » roulait déjà du haut en bas des escaliers. Le vaguemestre, penché à la fenêtre, pour appeler sa voiture, criait lui aussi : « V'là l'colon ». Et le mot, traversant la cour, entra par la porte ouverte des cantines, s'engouffrait dans la cheminée avec le tirage des fourneaux, et sortait dans un tourbillon de fumée au-dessus de la ter-

(1) Gigord, éditeur.

rasse où l'on épluchait les pommes de terre. Tous les couteaux se levèrent en même temps et les Polonais, qui ne perdaient aucune occasion d'apprendre le français, répétèrent en chœur : « V'là le colon ! » Si bien qu'une sentinelle lointaine, postée dans un coin particulièrement dangereux de la clôture, fourra vivement sa pipe dans sa poche et rectifia la tenue.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil chez les interprètes de son service, M. Aubespain se recueillit un instant devant ses papiers. Il remplissait des fonctions difficiles, rendues plus difficiles encore par l'infériorité de son grade. Il était l'intermédiaire entre son pays français et l'âme polonaise, âme sans corps à cette époque et qu'il fallait deviner sous l'uniforme allemand. On avait groupé tous ces Polonais, après un triage hasardeux, sous un régime administratif spécial, en attendant qu'il y eût une Pologne, et ni la diplomatie, ni les administrations militaires ou civiles ne savaient exactement à quoi s'en tenir à leur égard. On leur accordait des faveurs qui mécontentaient tout le monde. Au reste, en ce temps-là, personne n'était content, sauf les profiteurs de guerre, encore se plaignaient-ils de profiter trop peu.

On frappa à la porte de l'interprète chef. Le P. G. Thaddée Moults apparut. Deux hommes de garde l'encadraient, bras ballants, jugulaire au menton, les yeux effrayés, stupides. Et Moults, plein d'aisance, aimable à voir avec son petit Aigle Blanc à sa czapka, ses bandes molletières élégantes et ses brodequins jaunes, don de la Croix Rouge américaine, souriait derrière sa barbe frisée comme une salade. Il fit un salut militaire irréprochable et dit d'une voix de basse-taille :

— Vive la République une et indivisible. Salut et fraternité.

M. Aubespain, d'un geste rapide, congédia l'escorte, puis faisant tous ses efforts pour se donner une mine sévère :

— Qu'est-ce que c'est que ces manières-là, Moults ? demanda-t-il entre ses dents. Vous n'avez pas fini de

faire le zouave ? Je vous ai déjà dit de vous tenir convenablement devant le cadre français. Croyez-vous que je n'ai pas assez d'ennuis avec vous autres ?

Mais, voyant que le coupable remuait d'un air penaud et contrit son nez en pied de marmite, il ajouta, d'un ton plus doux, en polonais :

— Vous n'êtes donc plus à Coubezol ? Qu'est-ce que vous fabriquez par ici ?

— Je suis au bureau des équipes. Je travaille toujours ce que je peux, vous savez, Monsieur l'interprète. On exerce ses petits talents.

— Oui, oui, on les connaît, vos talents. Vous en avez même de très grands pour nous amener des tuiles. Vous savez pourquoi vous êtes revenu au dépôt

Le visage de Moults montrait assez qu'il n'en savait rien.

— Eh bien, c'est simple, dit l'interprète. Vous êtes un traître, un espion, vous voulez photographier nos lignes avec un kodak, vous l'avez écrit à votre maman.

Moults ouvrit une large bouche d'où sortit un rire sonore. Puis il resta figé, les yeux humides, comme dans la contemplation d'un abîme infini, et ce seul mot sortit du fond de son âme : « Kokosowe... », ce qui signifie à peu près : « Voilà vraiment une histoire à la noix de coco ! »

M. Aubespain essayait de tenir son sérieux.

Pas si drôle que cela, bougonnait-il. Mettez-vous à notre place. Moi, bien sûr, je vous connais, je comprends. Mais nos bureaux, nos officiers... Ainsi, vous allez voir le colonel. Il a beau être intelligent...

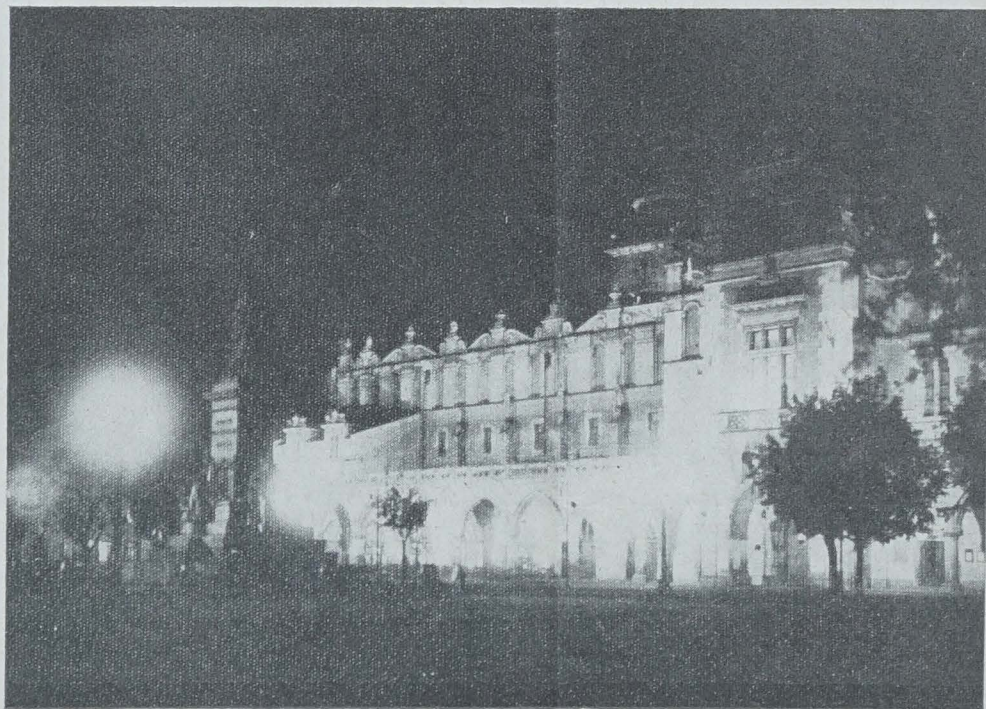
— Oh ! oui, dit Moults, en hochant la tête d'un air de condescendance et tout heureux de servir à point une belle expression française, « une vieille culotte de peau ».

— Dites « de soie », je vous prie, Moults, « une vieille culotte de soie », murmura l'interprète à la fois scandalisé et ravi. Soyons polis, et soyons justes...

Paul CAZIN.

(Histoires plaisantes)

La Halle
aux Draps



à
Cracovie

Un Mariage Franco-Polonais

Le 16 janvier, à l'église Saint-Louis des Invalides, une charmante Polonaise est devenue Française : Mademoiselle Christine de Chlapowska, fille de l'ambassadeur de Pologne à Paris, a épousé le lieutenant comte de Bartillat.

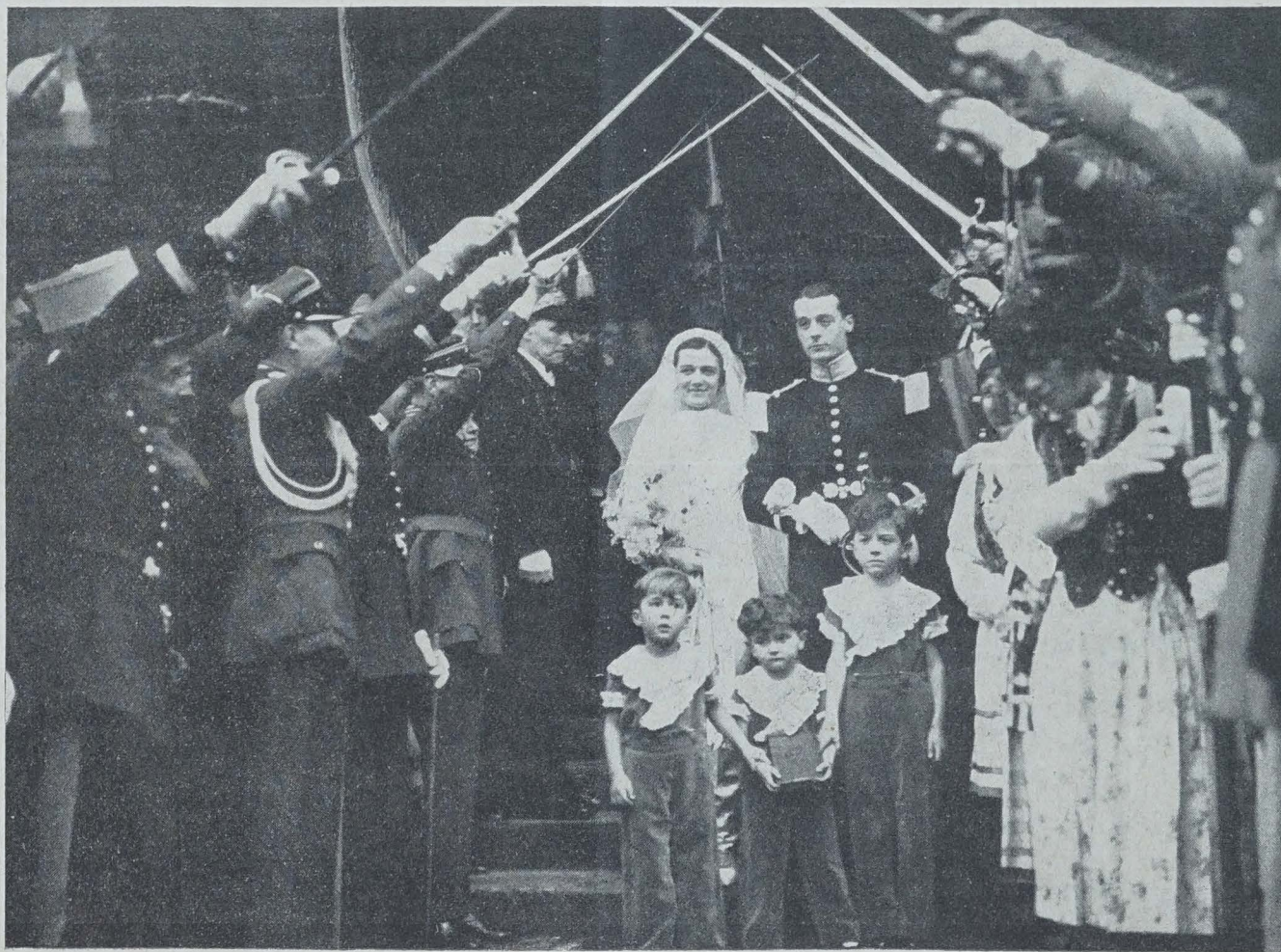
Vous pensez si l'assistance était nombreuse ! Mais il n'y avait pas seulement de hautes personnalités comme le représentant du Président de la République et le cardinal Verdier, il y avait des jeunes Polonaises en costume national, les filles des ouvriers venus travailler chez nous.

La mariée, en satin blanc, portait une couronne de tubes de métal et de fleurs d'oranger, dernier cri (l'Ambassadrice de Pologne est renommée pour son élégance !). Ses demoiselles d'honneur portaient des ensembles de velours glacé bleu saphir, avec des résilles et des ceintures d'argent, et tenaient des gerbes de roses.

Que de beaux cadeaux dans la corbeille de noces : Bijoux, diamants, fourrures d'astrakan et d'hermine, services de table en argent massif, perles, émeraudes, dentelles anciennes, que sais-je !

M. Paul-Boncour avait offert un vase de Chine ancien, le Nonce, un rosaire d'or et de coraux, Paderewski trois plats d'argent, la maréchale Foch une assiette de Chine, M. Chiappe une originale mascotte en bois précieux, le Président du Conseil municipal de Paris un surtout de bronze ciselé aux armes de la ville de Paris, l'Ambassadeur de France à Varsovie, M. Jules Laroche, une table de salon de style moderne...

Eh bien ! je suis sûre que parmi tous ces présents, celui qui aura causé le plus de joie à la jeune mariée, comme à ses parents, c'est le don que la France entière lui fait de sa chaude amitié, de son cœur.



LE MARIAGE DE Mlle DE CHLAPOWSKA

De la France à la Pologne

LA TRIBUNE DES JEUNES

Je vous présente la « Tribune des Jeunes ».

Cette très sympathique revue s'édite à Varsovie, mais non en polonais : en français et en allemand, pour pouvoir être lue par les étudiants de France et d'Allemagne.

Comme son titre l'indique, elle est rédigée par des jeunes, en fait par les étudiants varsoviens. Elle contient des pages impayables, comme les interviews d'A. Drwęski avec « les personnages les plus illustres de notre temps ». Le monstre du Loch Ness vient en n° 1, au téléphone, et raconte qu'il a reçu la visite d'un savant :

« Il se disait professeur et docteur ès sciences racistes. Je ne savais pas au juste ce que c'était les sciences racistes, alors en croyant qu'il s'agit d'un brave savant inoffensif, légèrement abruti comme ils le sont d'habitude, je l'ai fait entrer dans mon studio et l'ai reçu avec tous les égards dus à la science. Mais le voila qui se met tout à coup à me poser de ces questions ! Est-ce que je suis d'origine indubitablement aryenne ? Est-ce que je ne compte pas un seul juif ou juive parmi mes ancêtres ? — Des juifs dans l'eau, avez-vous jamais vu ça ? — Puis il me demande de produire le certificat de baptême de mon arrière-arrière-grand-père et de l'arrière-arrière-grand-père de ma grand-mère maternelle.

Je lui ai montré tous ces papiers et même d'autres, jusqu'à l'époque tertiaire, je pensais pouvoir me débarrasser de lui de cette manière. Mais c'était bien mal connaître les racistes ! Il sortit un tas d'instruments abracadabrants de sa petite sacoche — je l'ai pris au début pour une sage-femme à cause de cette sacoche — et il s'est mis à prendre des mesures de mon crâne, de mon nez, de mon menton à n'en plus finir. A la fin il semblait bien content de moi. Il s'est mis à me féliciter chaleureusement et m'a déclaré que je suis le spécimen le plus pur de la race nordique ! Vous savez, j'en suis pas plus fier pour cela, quoiqu'il paraît que c'est très bien la race nordique et que cela donne droit à un tas de privilèges spéciaux, une race supérieure, quoi !

— Oh oui, on dit que tous les grands hommes étaient de race nordique, comme, par exemple, Moïse, Napoléon, Socrate, Bouddha, Mahomet, Maurice Chevalier, Christophe Colomb...

— Ah non, un grand homme celui-là ?

— Mais si, j'en suis sûr. J'ai lu encore dernièrement dans mon petit manuel d'histoire que c'est lui, paraît-il, qui a découvert les Etats-Unis.

— Justement. S'il ne l'avait pas fait, ce vilain homme, nous n'entendrions pas parler de Hollywood aujourd'hui, et comme cela, grâce à sa stupide manie de voyager, tous ces gens de cinéma qui veulent me faire à tout prix signer un contrat pour Hollywood, ne me fichent plus la paix, ni nuit ni jour.

— Que voulez-vous, ils sont donc payés pour cela. Et maintenant, dites-moi, cher Monstre, que pensez-vous du rapprochement international des jeunes ?

— Allo, allo ! Mademoiselle, ne coupez donc pas ! On parle !

On parle !

Parle ! P — comme Pierre, A — comme Anatole, R

— comme Raoul, L — comme Louis, E — comme Eusèbe.

Allo ! Allo !

Coupé. »

Vous voyez que l'on ne manque pas de malice à la Tribune des Jeunes !

Mais on s'y préoccupe aussi des grands problèmes. On se demande par quels moyens faire régner la paix sur la terre : belle ambition, que vous partagez, lecteurs.

Enfin, on y présente la Pologne à ses amis étrangers qui la connaissent trop peu. Tenez, voici des chiffres qui vous diront si la Pologne est « militariste » :

Ce ne sont pas des chiffres cabalistiques

En Allemagne environ 12.300 zlotys, en Russie soviétique environ 11.100, en France environ 4.700, en Tchécoslovaquie — 3.400 — en Pologne environ 2.800.

Mais de quoi s'agit-il ? me demandera-t-on.

De chiffres cabalistiques ou d'un problème d'arithmétique ?

Ni l'un ni l'autre. Tout simplement des dépenses de l'Etat par tête de militaire, évaluées en zlotys dans une proportion annuelle.

Ce ne sont évidemment que des chiffres. Mais ils ont leur propre éloquence. Voici pourquoi notre attitude par rapport aux travaux de la Conférence du Désarmement est strictement objective. Nous ne repoussons d'emblée aucune possibilité de solutionner le problème du désarmement. Cette attitude objective et favorable au principe même du désarmement trouve son expression dans la participation régulière de nos délégués à la Conférence susmentionnée.

Mais tout le monde n'est pas du même avis.

Sans parler des revendications de l'Allemagne, il suffit de mentionner des faits aussi significatifs que l'augmentation des budgets militaires de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis (Ces deux derniers Etats projettent un vaste accroissement de leur marine de guerre).

Et en attendant...

Pour prouver les tendances pacifiques d'un Etat qui ne tient pas à se placer parmi les compétiteurs de la course aux armements, on y réduit le budget militaire de 10 %.

Quel est cet Etat et où se trouve-t-il ?

Son nom figure sur la carte de l'Europe Centrale ! La Pologne. »

N'avez-vous pas envie de vous abonner à la Tribune des Jeunes ? Ce n'est que 20 fr. par an.

ECRIVONS-NOUS

Qui désire des correspondants français ?

Thadée Stoiński, Szeroka 13 ;

Christophe Kazimierski, Kościuszki 58 ;

M. Przybylski, Klasztorna 33 ;

W. Jastrząbek, Gniezniewska 18, tous à Wągrowiec (Pologne).

Une lettre venant de France, et adressée à Mlle Marie Grzelakowna, Gimnazjum Państwowe, à Chelmza, s'est égarée en allant retrouver sa destinataire, qui était en vacances. Cette dernière prie la jeune Française qui l'avait expédiée de vouloir bien lui écrire à nouveau.



FÊTE DE PRINTEMPS (Composition de Sophie Stryjenska)

PARLONS POLONAIS

Occupons-nous des noms propres, ces pauvres noms polonais qui sont toujours horriblement déformés dans la bouche des étrangers. Vous avez probablement aperçu qu'un très grand nombre de ces noms se terminent par *ski*. Cependant, ce ne sont que les noms des hommes qui peuvent avoir cette désinence. Les mêmes noms, désignant les femmes, changent leur terminaison en *ska*. On dit donc : M. Strowski, mais Madame Strowska.

Les noms historiques polonais, ceux des rois et des dynasties, ne sont pas difficiles à prononcer : Piast, Batory, Waza, Sobieski, Poniatowski. Seul le nom dynastique Jagiello peut évoquer des doutes. Je l'ai entendu prononcer *Jajelo*. Aucun Polonais ne saurait deviner qu'il s'agissait du nom de la glorieuse dynastie polonaise. On doit le prononcer *Iaguièouo*.

Il y a un autre nom royal polonais qui appartient à l'histoire de France. C'est celui de la reine Marie Leczinska. Ni la prononciation française ni l'orthographe ne correspondent au nom original. On doit écrire *Leszczyńska* et prononcer *lèch-tchigne-ska*. Vous voyez, on est bien loin du « Leczinska » français.

Cela vous amusera peut-être de savoir que les Polonais, inconsciemment, ont pris leur revanche. Il vous sera difficile de reconnaître sous le nom Henryk Walezzy (prononcé à peu près *Ene-reuk Va-lè-zeu*) le roi polonais et français Henry de Valois, Henri III.

NOTRE INSIGNE

L'Aigle Blanc, émail et métal
3 fr., par poste recomm. : 3,75

NOS CARTES POSTALES

Série de 12 en noir 1 fr.
Série de 7 en couleurs ... 2 fr.

NOS TIMBRES très artistiques

(grands hommes, paysages,
monuments).
La série de 20 1 fr.